

« L'échec est souvent plus formateur que le succès »

Le grand patron de Paléo Festival recevra un doctorat honoris causa lors du prochain Dies academicus. Un prix qui l'honore, mais que Daniel Rossellat partage avec l'ensemble de son équipe.



Sur proposition de la Direction de l'UNIL, Daniel Rossellat recevra un doctorat honoris causa. F. Imhof © UNIL

David Trotta

Paléo est l'un des événements parmi les plus attendus de l'été. Depuis plusieurs années, plus de 200'000 festivaliers affluent à Nyon, précisément sur le terrain de l'Asse, pour partager une semaine de musique et de fête. À sa tête, Daniel Rossellat comptera une nouvelle distinction à son palmarès déjà bien fourni lors de cette 44^e édition. Sur proposition de la Direction de l'UNIL, il recevra en mai lors de la cérémonie du Dies academicus un doctorat honoris causa afin de saluer les mérites et les qualités de cet entrepreneur culturel aux valeurs marquées qui inspire toujours autant de vocations.

Daniel Rossellat, vous êtes une nouvelle fois récompensé pour votre parcours et la manière dont il a été mené, cette fois-ci par l'UNIL. Quelle est votre réaction ?

J'éprouve un sentiment de fierté. Même si je n'ai jamais couru après les honneurs. Je n'ai toutefois pas assez d'humilité pour ne pas savourer un tel honneur. Il faut aussi dire que je me demande souvent si de telles distinctions sont toujours méritées. Je me considère comme le capitaine d'une équipe. C'est donc un sentiment positif. Parce qu'à travers moi c'est le festival et ses collaborateurs qui sont reconnus. C'est aussi une façon d'apporter une touche institutionnelle à Paléo. D'ancrer notre festival dans un patrimoine immatériel.

Même s'il s'agit d'une distinction individuelle, je considère que cette reconnaissance est partagée avec l'ensemble de l'équipe. De plus, cela fait écho à mon père qui se méfiait des personnes suivant de longues études sans nécessairement conduire à un métier et au fait que j'aie abandonné ma formation d'ingénieur après un apprentissage. Arrêter mes études en cours de route a été un échec que j'ai transformé en opportunité.

Vous vous êtes créé le métier d'organisateur de festival. Était-ce une vocation ?

J'ai eu cette chance. Mais en réalité le constat était simple. J'étais passionné par la musique, mais n'avais aucun talent créatif dans ce domaine.

Je ne sais ni chanter, ni danser, ni jouer d'un instrument. Lors de manifestations en revanche, je passais des disques, je réglais la sono ou la lumière. Le seul job qui me restait était celui d'organisateur. J'ai monté mon premier concert à 19 ans. J'ai gommé mes lacunes artistiques et essayé d'utiliser au mieux les quelques atouts que je possédais. Dont l'organisation. Ce que je fais depuis tout petit, déjà avec mes copains. Et comme je suis plutôt bon dans les chiffres, accessoirement nul dans les langues, cela m'a permis de faire des budgets par exemple et faire en sorte que les choses roulent. Mais je ne peux pas dire que c'est une vocation. À 5 ans, je ne me disais pas que je ferais ce métier. C'est devenu une évidence quand je me suis rendu compte que je voulais transformer ma passion pour la musique en une occupation principale.

Ce prix souligne vos qualités d'entrepreneur dans le monde culturel et associatif. Une notion presque taboue il fut un temps, qu'on valorise aujourd'hui.

Parler d'entrepreneuriat, d'argent, dans le monde de la culture est souvent tabou. Mais dans beaucoup de pays, comme le Québec, on parle de l'industrie du spectacle sans que ce soit péjoratif. Je me présente souvent comme entrepreneur culturel. Paléo est une entreprise culturelle. Et je l'assume. Parce que c'est vrai. Nous avons un budget de plus de 27 millions de francs, 65 postes de travail. C'est une PME. Imaginer que l'art vit en dehors d'un monde où il faut compter reviendrait à se voiler la face. Évidemment, il y a plusieurs catégories d'entreprises. Il m'a toujours semblé important de travailler selon une certaine éthique, en privilégiant le long terme, avec le sens d'une responsabilité sociale. Aussi bien vis-à-vis des collaborateurs que de la société dans laquelle nous évoluons ou de l'environnement.

La durabilité est l'une des valeurs que défend Paléo. Cette question fait-elle partie de l'essence du festival?

Les valeurs essentielles de Paléo concernent le respect, aussi bien du public que des collaborateurs, des artistes et de l'environnement. Au début du festival, on parlait de protection de la nature. C'était la mouvance folk avec beaucoup d'artistes contre le progrès à tout prix, qui oubliait l'humain et sa place face à des évolutions technologiques. Ces musiciens étaient souvent écolos avant l'heure. Si les mots ont changé, nous nous sommes rendu compte au début des années 90 que nous avions déjà une conscience écologique. Nous avons pris un certain nombre de mesures que nous avons renforcées avec le temps.

Des exemples?

La diminution des déchets, leur tri, éviter le gaspillage ou favoriser des entreprises locales. Lorsque nous avons engagé une grande réflexion sur le développement durable, un expert nous a dit que nous le pratiquions déjà sans nous en rendre compte. Dès lors, quand nous avons voulu augmenter nos ambitions, il nous a fallu communiquer. Sinon nous ne pouvions pas obtenir l'adhésion du public. Avant, nous faisons beaucoup de choses, mais discrètement. L'avantage, c'est que nous étions crédibles au moment de communiquer puisque nous pouvions montrer tout ce que nous avons entrepris. Il faut dire que nous comptons parmi les cinq premiers festivals en Europe à avoir été certifiés en tant qu'événements soucieux de limiter leur impact sur leur environnement. Nous avons une responsabilité dans ce domaine, quelque chose à dire à nos festivaliers sans tomber dans la moralisation.

Votre parcours inspire et suscite des vocations. Quels conseils donneriez-vous aux jeunes?

Il faut savoir faire confiance aux gens avec qui on travaille. J'ai toujours prôné un management participatif qui implique de partager. On doit à la fois avoir une vision, ne pas se décourager, apprendre des erreurs et toujours respecter les personnes avec qui on travaille. Que ce soient des gens de l'intérieur, des

partenaires ou des parties prenantes d'un événement, mais aussi des voisins incommodés par notre projet ou des personnes avec qui l'on n'est pas d'accord. Il faut aussi trouver le bon équilibre entre le temps de la remise en question et celui de l'action. Et enfin ne pas avoir peur de l'échec. Accepter que l'on se trompe. L'échec est souvent plus formateur que le succès. Il faut oser et prendre des risques.

C'est un discours optimiste. Une caractéristique qui vous est souvent attribuée.

Il faut être optimiste sans être aveugle. Quand nous avons dû quitter Colovray, j'ai appris qu'il fallait avoir une approche positive même dans les moments difficiles. Nous aimions tellement ce terrain que c'était une catastrophe. De plus, nous avions déjà essayé de déménager sans y parvenir. Par la suite, quand nous visitons des terrains, je me disais tout le temps qu'ils ne convenaient pas. Même celui de l'Asse. La force de l'amitié et du collectif fait que les copains voulaient le voir encore. Tout d'un coup, il y a eu une bascule. Les idées ont commencé à affluer. J'ai appris de cela que si l'approche est négative, on ne verra que le mauvais côté des choses. Ce que j'essaie de partager quand on me demande des conseils, notamment des jeunes. Lorsque j'ai commencé à organiser des concerts, j'ai eu la chance de pouvoir compter sur des personnes qui m'ont accordé du temps pour m'expliquer des choses. Je me fais dès lors un devoir de partager mon expérience.

«IL EST APPARU COMME UNE ÉVIDENCE»

La première et dernière fois que le rectorat a décerné son propre doctorat honoris causa, c'était en 1987. Une démarche assez rare, donc. «Chacun interprète la notion de DHC à sa façon. Pour moi, c'est une récompense attribuée par une université pour reconnaître quelqu'un qui s'est distingué ou qui se distingue encore par des actions ou contributions extraordinaires, explique Nouria Hernandez, rectrice de l'UNIL. Lorsque les facultés proposent un DHC, elles choisissent souvent une sommité dans leur domaine académique. Mais on peut par exemple imaginer conférer un DHC à une personnalité qui s'est distinguée par des actions philanthropiques, ce que font d'ailleurs plusieurs universités. La Direction n'étant pas liée à un domaine académique précis, elle a la marge de manoeuvre de proposer un DHC qui ne représente pas un domaine particulier d'enseignement et de recherche.»

La personne idéale

Le thème du Dies academicus 2019 est le lien entre l'UNIL et la société, en particulier la société locale vaudoise. Qui a contribué spécialement au développement du canton de Vaud? s'est demandé la Direction. «On réfléchissait jusqu'à ce que l'un d'entre nous propose Daniel Rossellat, qui est apparu alors comme une évidence. C'est un visionnaire, il a réussi à développer le plus grand festival de Suisse, son *business model* est extrêmement intéressant car il est associatif. La composante durabilité de son travail, qui est une de ses préoccupations, nous intéresse beaucoup.» La rectrice souligne également l'enthousiasme et la capacité de travail de Daniel Rossellat, un homme qui bouillonne d'idées et qui possède un magnifique esprit d'initiative. «C'est aussi un personnage optimiste et positif, qui peut servir d'exemple à nos étudiants», conclut la rectrice. FZO